



Jack Vance
Nouvelles
1945-1982



Jack Vance

Nouvelles
1945 - 1982

Ouvrage publié sous la direction de Pierre-Paul Durastanti

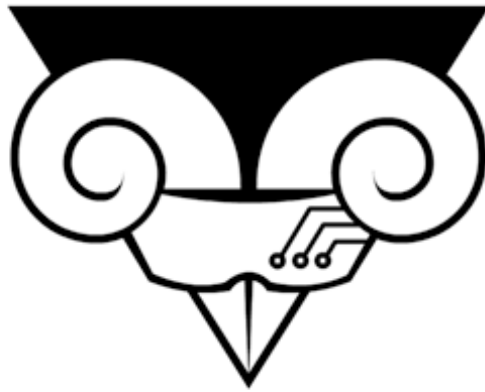
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
Paul Chwat, Sara Doke, Pierre-Paul Durastanti, Patrick Dusoulier,
Gilles Goulet, Bruno Martin, Nathalie Mège, E. C. L. Meistermann,
Jean-Pierre Pugi et Roland C. Wagner



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

© 1945, 1946, 1947, 1950, 1951, 1952, 1953, 1954, by Jack Vance

© 2019, le Bérial', pour la présente édition

Illustration de couverture © 2019, Guillaume Sorel

Collection « Kvasar » dirigée par Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-865-2

Parution : septembre 2018

Version : 1.1 — 17/05/2019

Avant-propos

Jack Vance. Y a-t-il un nom, parmi ceux des auteurs de science-fiction, qui évoque mieux le dépaysement, l'exotisme, l'épopée ? L'ironie, la sophistication, le mélange des genres ?

Les éditions du Béliar' ont entrepris depuis une bonne quinzaine d'années, et sous ma responsabilité, de rééditer, d'augmenter, d'organiser l'œuvre traduite du maître californien. De manière symbolique, nous avons entamé cette démarche par la publication d'un recueil de nouvelles, *Croisades*, que suivrait six mois plus tard la réédition du diptyque de la Planète géante, dont le premier roman paraissait enfin ici dans la version voulue par l'auteur. Quatre autres recueils allaient leur succéder, souvent agrémentés de récits inconnus en France, ainsi qu'un roman inédit dans la collection « Pulps ».

Il est temps de l'avouer : depuis le tout début, je rêvais de l'opus que vous tenez entre vos mains : de gros volumes reprenant tous les textes courts de l'auteur. Je ne les envisageais pas aussi énormes, certes, mais j'avais pour modèles les travaux similaires effectués par le regretté Jacques Chambon sur Richard Matheson et Robert Silverberg. Nul doute que cet éditeur et traducteur hors pair, auteur du premier article d'importance consacré à Vance par chez nous — dans *Fiction*, en 1970, en collaboration avec son ami Jean-Pierre Fontana — et du « Livre d'or » dévolu à notre écrivain chez Pocket en 1980, aurait apprécié ce travail... voire s'en serait chargé lui-même.

Tous les textes courts ? Non, en fait. Ces deux pavés constituent une intégrale *hors-cycles*. Outre la série des enquêtes de Magnus Ridolph et celle des « effectuations » de Miro Hetzel, toutes deux disponibles par ailleurs (respectivement chez Denoël et au Béliar'), nous avons écarté la saga de la Terre mourante — dont les cinq livres, quoique pour certains présentés comme des romans, se composent exclusivement de nouvel-les — qui a été rééditée dans une édition enrichie et révisée avec talent chez Pygmalion, puis J'ai Lu. De même, j'ai omis la novella « The Kragen », intégrée au roman *Un monde d'azur*. Et comme une règle ne vaut que par ses exceptions, on

trouvera dans ces pages un mini-cycle, en deux récits, centré sur le personnage vancéen en diable de la jeune Jean Parlier.

Nous avons profité de cette toute nouvelle édition pour revoir les traductions dont certaines étaient restées en l'état depuis des décennies. L'atout dans notre manche, c'est la « Vance Integral Edition », le projet fou, aussi global que collaboratif, lancé du temps où nous-mêmes entamions nos pérégrinations vancéennes, et qui a établi les textes définitifs. En révisant les textes qui n'avaient pas encore bénéficié de cet apport, j'ai eu la surprise de découvrir que « Les Maîtres de Maxus », par exemple, comportait un épisode d'une dizaine de pages qui avait été expurgé de la version — reprise dans un recueil antérieur à la parution de la VIE — que j'avais utilisée en 2002 pour le traduire.

Voici en tout cas une somme qui, nous l'espérons, fera date. Les nouvelles — dont bon nombre de novellas ou courts romans, au fait — apparaissent dans leur ordre chronologique de publication originale, ce qui permet de voir évoluer Jack Vance, dont on relèvera toutefois qu'il maîtrisait, dès le début, son ton inimitable, cette gouaille sombre et narquoise à la fois.

J'en ai assez dit. L'aventure attend, au coin du bois, au détour de l'étoile, au fil des pages.

Bonne lecture.

Pierre-Paul Durastanti

Le Penseur de mondes

1.

Par la fenêtre ouverte entraient les bruits de la ville : le souffle de la circulation aérienne, le grincement du trottoir roulant sur la rampe, des voix rauques issues des niveaux inférieurs. Cardale, assis près de la fenêtre, étudiait un feuillet qui comportait une photo et quelques lignes dactylographiées.

EN FUITE !

Isabel MAY : 21 ans ; 1,65 m ; structure moyenne.

Chevelure : noire (peut-être teinte).

Yeux : bleus.

Signes particuliers : aucun.

Il porta son attention sur le portrait, étudiant le joli visage aux yeux colériques incongrus. Un panonceau sur la poitrine indiquait : *94E-627*. Cardale revint au texte.

Condamnée à trois années d'emprisonnement au pénitencier féminin du Nevada, Isabel MAY a accumulé au cours de ses six premiers mois d'incarcération 22 mois de réclusion supplémentaires. La prudence est recommandée lors de son arrestation.

Le visage était plein de défi, frondeur, outragé, mais ni grossier ni bête — illuminé par l'intelligence et la sensibilité, en fait. Ce n'est pas celui d'une criminelle, se dit-il.

Il appuya sur un bouton. Le télécran prit brutalement vie. « Observatoire lunaire. »

L'écran montra un bureau austère ; par la fenêtre, on apercevait la surface de la Lune. Un homme en blouse rose regardait l'objectif. « Salut, Cardale.

– Qu'est-ce qu'on sait sur May ?

– On la piste. Elle nous a donné du fil à retordre, mais ça ne vous intéresse pas. Une seule chose : à l’avenir, gardez les cargos dans un autre secteur quand vous voudrez qu’on suive un fugitif. On a dû s’occuper de six fausses pistes.

– Mais vous avez repéré May ?

– Absolument.

– Gardez-la en vue. Je vous envoie quelqu’un qui prendra la relève. » D’une pichenette, Cardale éteignit l’écran.

Il rumina un moment, puis invoqua l’image de sa secrétaire. « Passez-moi Detering, au Contre-espionnage. »

Le tourbillon polychrome révéla le visage rubicond de son interlocuteur. « Cardale, si c’est un service que vous attendez de...

– Je veux une équipe mixte, hommes et femmes, dans un vaisseau rapide, pour rattraper une fugitive. Elle s’appelle Isabel May. Elle est indocile, rebelle, incorrigible... mais je refuse qu’elle soit blessée.

– Permettez-moi de terminer ma phrase. Cardale, si c’est un service que vous attendez de moi, vous jouez de malchance. Il n’y a littéralement personne au bureau à part moi.

– Alors, venez en personne.

– Récupérer une femme excitée, me faire tirer les cheveux et gifler ? Non, merci... Minute. Il y a un homme qui attend à la porte pour infractions répétées à la discipline. Soit je le fais passer devant un tribunal militaire, soit je vous l’envoie.

– De quoi s’est-il rendu coupable ?

– Insubordination. Arrogance. Mépris des ordres. C’est un solitaire. Il fait ce qui lui plaît, au diable le règlement.

– Et ses résultats ?

– Il en obtient... si on veut. Des résultats à sa manière.

– C’est peut-être lui qu’il me faut pour récupérer Isabel May. Comment s’appelle-t-il ?

– Lanarck. Il se refuse à utiliser son grade de capitaine.

– On dirait un esprit libre... Allez. Envoyez-le-moi. »

Lanarck arriva presque aussitôt. La secrétaire l’introduisit dans le bureau.

« Asseyez-vous, je vous prie. Je m’appelle Cardale. Vous êtes Lanarck, exact ?

– Tout à fait. »

Cardale inspecta son visiteur avec une curiosité non dissimulée. Son apparence, songea-t-il, démentait sa réputation. Ni grand ni robuste, il affectait une attitude discrète. Ses traits, marqués par les ondes dures de l’espace, étaient réguliers, dominés par la franchise froide des yeux gris et du nez proéminent. Sa voix était agréable, douce.

« Le général Detering m'envoie recevoir mes ordres de vous, monsieur.

– Il vous recommande chaleureusement. J'ai un travail délicat sur les bras. Regardez. » Il lui passa la feuille portant la photographie d'Isabel May. Lanarck la scruta sans commentaire et la lui rendit. « Cette fille a été emprisonnée il y a six mois pour attaque à main armée. Elle a fui dans l'espace avant-hier... ce qui est plus ou moins banal en soi. Mais elle emporte une certaine quantité d'informations importantes qu'il faut récupérer pour le bien-être économique de la Terre. Ceci peut paraître une déclaration extravagante, mais tenez-la pour exacte.

– Monsieur Cardale, répondit l'autre avec patience, je sais que je travaille plus efficacement quand je dispose de tous les faits. Donnez-moi tous les détails. Si l'affaire vous semble trop sensible pour moi, je me retirerai et vous pourrez utiliser des agents plus qualifiés.

– Son père est un mathématicien de haut vol qui travaille pour l'Échiquier, répliqua avec irritation Cardale. Sous son égide, on a conçu une méthode complexe de sécurité pour réguler les transferts de fonds. En guise de précaution ultime, il a élaboré un système de commande prioritaire consistant en divers mots à prononcer selon une séquence préétablie. Un criminel pourrait prendre un téléphone, appeler l'Échiquier, utiliser ces mots et obtenir sans autre forme de procès le transfert d'un milliard de dollars sur son compte personnel. Ou cent milliards.

– Pourquoi ne pas annuler cette commande prioritaire et la remplacer par une autre ?

– À cause de la diabolique subtilité d'Arthur May. La commande prioritaire est dissimulée dans l'ordinateur, enfouie, inaccessible, afin de demeurer protégée au cas où quelqu'un demanderait à la machine de la révéler. La seule façon de l'annihiler, ce serait de l'utiliser en premier et de donner les ordres appropriés.

– Continuez.

– Arthur May connaissait la commande prioritaire. Il a accepté de la donner au Chancelier et de subir un processus hypnotique pour l'ôter de son cerveau. Un événement assez sordide s'est alors produit concernant sa rémunération, et à mon avis il était tout à fait dans son droit.

– Je le comprends. J'ai eu aussi maille à partir avec ces scélérats. Le seul bon intendant est un intendant mort.

– Quoi qu'il en soit, s'ensuit une histoire incroyable de négociations, de propositions, d'estimations, d'arrangements, de contre-propositions, de contre-arrangements et d'intrigues qui s'achève par une dépression nerveuse pour Arthur May, après laquelle il a oublié la commande prioritaire. Mais il avait plus ou moins prévu cette possibilité et laissé un mémo à sa fille, Isabel May. Quand les autorités sont venues chercher son père, elle a refusé de les laisser entrer ; elle a commis des violences ; elle a été enfermée dans un

pénitencier d'où elle s'est évadée. Où que se situent les torts de chacun, il faut la capturer, sans trop de violence, et la ramener... avec la commande prioritaire. Vous devez saisir tout ce qu'implique la situation.

– L'affaire est compliquée. Mais je vais rechercher cette fille et, avec un peu de chance, je vous la ramènerai. »

Six heures plus tard, Lanarck rejoignait l'Observatoire lunaire. Le diaphragme d'entrée s'ouvrit ; le navire entra avec une embardée.

À l'intérieur du dôme, il déverrouilla le sas et sortit. L'astronome en chef s'approcha. Derrière arrivaient les mécanos, dont l'un portait un instrument qu'ils soudèrent sur sa coque.

« Une cellule de détection, expliqua le scientifique. Pour l'heure braquée sur l'astronef que vous devez suivre. Une fois l'indicateur sur la zone neutre, vous l'aurez en vue.

– Et où ce vaisseau semble-t-il se diriger ? »

L'autre haussa les épaules. « Hors de l'espace tellurien. Il a dépassé Fomalhaut et file tout droit. »

Lanarck garda le silence. Isabel May pénétrait en espace hostile. Dans un jour ou deux, elle franchirait la frontière du Système clantlalien, où la patrouille spatiale de cet empire sombre et inamical détruisait sans semonce tous les vaisseaux qui approchaient. Au-delà s'ouvrait une région d'étoiles noires, habitée par des peuples inclassables qui ne valaient guère mieux que des pirates. Plus loin encore s'étendaient des régions inexplorées donc dangereuses.

Les mécanos en avaient terminé. Lanarck remonta dans l'astronef. Le diaphragme de sortie s'ouvrit ; il y insinua son appareil, descendit la piste et s'envola dans l'espace.

Une lente semaine suivit, où la distance était annihilée. L'empire de la Terre fuyait dans son sillage : un petit amas d'étoiles. Sur un côté, le Système clantlalien brillait toujours plus ; au passage, les sphères spatiales clantlaliennes tentèrent de rattraper Lanarck. Il mit en action la batterie de génératrices de secours et propulsa l'appareil loin en avant. Un jour, il le savait, il déjouerait les chiens de garde pour atteindre la planète-mère près des soleils rouges jumeaux et découvrirait le secret défendu aussi âprement, mais là, il gardait le détecteur centré sur le cadran et, jour après jour, les signaux de sa proie ne cessaient de se renforcer.

Ils traversèrent la ceinture d'étoiles noires infestée de hors-la-loi pour aborder une région de l'espace seulement connue par les contes de renégats clantlaliens imbibés d'alcool — récits de planètes couvertes de ruines impressionnantes, légendes d'un astéroïde jonché de mille astronefs naufragés. D'autres mythes étaient encore plus incroyables : un dragon qui broyait les vaisseaux spatiaux dans ses mâchoires était censé écumer la zone ;

on prétendait aussi que, seul sur une planète désolée, un être quasi-divin créait des mondes selon son bon plaisir.

Les signaux de la cellule de détection crûrent bientôt à tel point que Lanarck dut ralentir de crainte que, dépassant sa proie, il perde la trace de sa radiation. C'est alors qu'Isabel May vira vers les systèmes stellaires qui passaient telles des lucioles, comme si elle cherchait un point de repère. Et les signaux du détecteur ne cessaient de croître...

L'éclat d'une étoile jaune s'avivait devant eux. Lanarck savait l'appareil d'Isabel May tout proche. Il la suivit dans le système de l'astre jaune et détecta le sillage conduisant à l'unique planète. Bientôt, tandis que celle-ci se muait en globe devant lui, les signaux cessèrent.

La haute atmosphère limpide freina son astronef. Sous lui, c'était un paysage brun grisâtre brûlé par le soleil. Au télescope, la surface paraissait uniformément rocailleuse et plate. Des nuages de poussière indiquaient la présence de vents en altitude.

Il n'éprouva aucune difficulté à retrouver le vaisseau d'Isabel May. Dans le champ de son télescope se trouvait un bâtiment cubique blanc, seul point de repère visible d'un horizon à l'autre. À côté de l'édifice était posé l'appareil argenté qu'il poursuivait. Lanarck effectua un large virage pour atterrir, s'attendant presque à essuyer un éclair de son faisceau. Le sas était ouvert, mais la jeune femme n'apparut point quand il se posa à proximité sur sa quille d'urgence.

L'air était respirable, découvrit-il. Il mit son faisceau à la ceinture et sortit sur le sol rocheux. Les rafales brûlantes qui le cinglaient lui giflèrent le visage et lui tirèrent des larmes. Des cailloux emportés par le vent rebondissaient sur le sol et lui frappaient les jambes. La lumière du soleil lui brûlait les épaules.

Lanarck inspecta le terrain et ne découvrit aucun signe de vie, ni dans la bâtisse blanche, ni dans l'astronef d'Isabel May. Une plaine nue s'étendait à perte de vue, poussiéreuse sous le soleil qui la baignait. Il considéra l'édifice. Isabel May devait se trouver à l'intérieur. C'était la fin de la chasse qui lui avait fait traverser la galaxie.

2.

Lanarck fit le tour du bâtiment. Côté sous le vent, il trouva un porche voûté, bas et obscur, d'où montait l'odeur lourde de la vie, une senteur mi-

animale, mi-reptilienne. Il s'approcha de l'entrée, son faisceau prêt à entrer en action.

Il lança : « Isabel May ! » Il tendit l'oreille. Le vent sifflait aux coins du bâtiment ; des graviers roulaient en grinçant, balayant le vaste désert ébloui de soleil. Aucun autre bruit.

Une voix sonore pénétra son cerveau. « Celle que tu cherches est partie. »

Il resta pétrifié.

« Tu peux entrer, Terrien. Nous ne sommes pas ennemis. »

La voûte était noire. Pas à pas, il avança. Après l'éclat du soleil blanc, la pénombre de la salle évoquait une nuit sans lune. Il cilla.

Lentement, les objets autour de lui prirent forme. Deux yeux énormes perçaient l'ombre ; derrière se trouvait une fabuleuse masse en dôme. Une pensée surgit dans l'esprit de Lanarck : « Tu es agité sans nécessité. Il n'y a ici aucun risque de violence. »

Il se détendit, un peu perdu. On ne pratiquait guère la télépathie sur Terre. Les messages de la créature arrivaient comme une voix muette paradoxale, mais il ignorait comment faire pour émettre ses propres messages. Il tenta une expérience.

« Où est Isabel May ? »

– En un lieu qui t'est inaccessible.

– Comment est-elle partie ? Son astronef se trouve dehors et elle n'a atterri qu'il y a une demi-heure.

– Je l'ai envoyée ailleurs. »

Faisceau à la main, Lanarck fouilla le bâtiment. La jeune fille resta introuvable. Saisi par une peur subite, il courut jusqu'à l'entrée et regarda à l'extérieur. Les deux navires étaient tels qu'il les avait laissés. Il rengaina le faisceau et se tourna vers le léviathan chez qui il percevait un amusement bienveillant.

« D'accord... Qui es-tu et où est Isabel May ? »

– Je suis Laomé, lui répondit-on. Laomé, jadis Tiers de Narfilhet. Laomé le Penseur de Mondes, Sage Ultime du Cinquième Univers... Quant à la fille, je l'ai placée, à sa demande, sur un monde agréable mais inaccessible que j'ai créé. »

L'humain restait perplexe.

« Regarde ! » lui dit Laomé.

L'espace vibra devant les yeux de Lanarck. Une ouverture sombre apparut en plein air. Il regarda à travers et distingua, accrochée à un mètre de ses yeux, une sphère chatoyante — un monde miniature qui grossit pour atteindre la taille d'un petit ballon.

Ses horizons s'évanouirent au-delà des confins de l'ouverture. Des continents et des océans se dessinèrent, tachetés de volutes nuageuses. Les calottes polaires brillaient d'un blanc bleuté à la lumière d'un soleil invisible.

Pourtant, tout du long, ce monde paraissait toujours ne se situer qu'à un mètre de lui. Une plaine apparut, flanquée de montagnes noires et pointues. Elle devait sa couleur — un ocre roux, constata-t-il bientôt — à un tapis forestier au feuillage roussâtre. L'expansion s'interrompit.

Le Penseur de Mondes parla : « Ce que tu vois là est une matière aussi réelle et tangible que toi. Je l'ai créée grâce à mon esprit. Tant que je ne l'aurai pas dissoute ainsi, elle existera. Tends la main et touche ce monde. »

Lanarck s'exécuta. Le globe se trouvait bien à un mètre de son visage ; la forêt rousse s'écrasa telle une mousse sèche sous le bout de ses doigts.

« Tu viens de détruire un village », commenta Laoomé, qui fit encore grandir la planète à une vitesse impressionnante, jusqu'à ce que Lanarck se trouve à trente mètres au-dessus de la surface, contemplant la dévastation que son contact venait de causer. Les arbres, bien plus gros qu'il ne l'avait supposé, avec des troncs de neuf ou dix mètres de diamètre, gisaient, fracassés. Des ruines de huttes grossières sortaient des appels et des cris de douleurs, à peine audibles. Des hommes et des femmes gisaient çà et là, broyés. D'autres fouillaient les décombres avec frénésie.

Lanarck regardait, incrédule. « Il y a de la vie ! Des gens !

– Sans vie, un monde est sans intérêt, une boule de roche. J'utilise souvent les hommes tels que toi. Vous disposez d'une gamme très étendue d'émotions et d'initiatives, d'une grande flexibilité face aux milieux variés que j'introduis. »

Il considéra le bout de ses doigts, puis les ruines. « Ils sont vraiment vivants ?

– Certes. Et tu découvrirais, si tu venais à converser avec l'un d'eux, qu'ils possèdent le sens de l'histoire, l'héritage racial de leurs traditions et une culture adaptée à leur cadre.

– Mais comment un seul cerveau peut-il concevoir les détails d'un monde ? Les feuilles de chaque arbre, les traits de chaque homme...

– Je m'ennuierais ferme, convint Laoomé. Mon esprit conçoit au sens large ; il introduit les racines déterminées dans les équations hypostatiques. Les détails évoluent d'eux-mêmes.

– Tu m'as laissé détruire une centaine de ces... hommes. »

Des tentacules curieux sondèrent son esprit. Il perçut l'amusement de l'autre.

« L'idée te répugne ? En un instant, je puis dissoudre ce monde... Mais si tu préfères, je puis le restaurer. Regarde ! »

Aussitôt, la forêt apparut intacte, le village normal et paisible dans sa petite clairière.

Lanarck s'avisa alors d'une étrange rigidité dans le lien établi avec le Penseur de Mondes. Il regarda derrière lui et s'aperçut que les grands yeux étaient vitreux, que le terrible corps noir frémissait, agité de frissons. La

planète de rêve se transformait. Il se pencha en avant, fasciné. Les nobles arbres roux étaient devenus des tiges grises pourries oscillant comme des ivrognes. D'autres s'écroulaient et se repliaient telles des colonnes de papier mâché.

Sur le sol, des boules de vase noire roulaient en tous sens, poursuivant avec une énergie vicieuse les villageois qui fuyaient et s'égaillaient, terrorisés.

Des cieux tombait une pluie de flammes qui tua les villageois, mais se contenta de blesser les créatures de vase noire. Aveuglées, elles s'agitaient, s'enfouissaient avec énergie dans le sol ondulant pour échapper aux impacts. Plus soudainement qu'il avait été créé, le monde s'évanouit. Lanarck arracha son regard du point qu'il scrutait, tourna la tête et découvrit un Laomé redevenu lui-même.

« Ne sois pas inquiet. » La pensée était calme. « Ma crise est terminée. Elle ne se produit que rarement ; pour quelle raison, je l'ignore. J'imagine que mon cerveau, sous la pression de l'exactitude, se détend grâce à des spasmes réflexes. Ce n'était qu'une attaque mineure. Le monde sur lequel je me concentre est totalement détruit, d'habitude. »

Le flot de mots silencieux s'interrompit encore. Un instant s'écoula, puis les pensées se déversèrent à nouveau dans le cerveau de Lanarck.

« Je vais te montrer une autre planète... l'une des plus intéressantes que j'aie jamais conçues. Il y a presque un million d'années terrestres que je la développe dans mon esprit. »

L'espace frissonna. Dans le vide imaginaire flottait une nouvelle planète. Comme avant, elle grossit pour que les traits géographiques adoptent une perspective normale. Ce monde d'à peine quinze cents mètres de diamètre se voyait divisé à l'équateur par une ceinture de désert sablonneux. À l'un des pôles miroitait un lac, à l'autre poussait une jungle luxuriante.

Une forme semi-humaine sortit en rampant de la jungle : une parodie d'humanité au visage allongé, furtif, dépourvu de menton, avec des yeux vifs en trous de vrille. Les jambes étaient de drôles d'échasses, les épaules et les bras sous-développés. Il rôda un moment à la limite du désert, marqua un temps d'arrêt, regarda prudemment dans les deux sens, puis commença une course folle à travers le sable pour rejoindre le lac. À mi-chemin, on entendit un terrible grondement. De l'horizon tout proche jaillit une sorte de dragon. À une vitesse affolante, il poursuivit l'humanoïde, qui le distança et atteignit la limite du désert avec soixante mètres d'avance. Quand le dragon parvint à la limite du secteur sablonneux, il fit halte et beugla une note inquiétante et lugubre qui donna la chair de poule à Lanarck. Nonchalamment, l'humanoïde rejoignit alors le lac en trottinant, se jeta à plat ventre et but longuement.

« Une expérience dans le domaine de l'évolution, lui expliqua Laomé. Il y a un million d'années, ces créatures étaient des hommes comme toi. Ce

monde est bizarrement conçu. À une extrémité se trouve la nourriture, à l'autre la boisson. Afin de survivre, les "hommes" doivent traverser le désert presque tous les jours. Le dragon ne peut le quitter en raison de barrières actiniques. Si les hommes parviennent à traverser le désert, ils sont donc en sécurité.

» Tu as pu voir combien ils se sont admirablement adaptés à leur environnement. Les femmes sont particulièrement agiles, car ajustées au handicap que constituent leurs petits. Tôt ou tard, bien sûr, l'âge les rattrape et leur vitesse décroît graduellement jusqu'à ce qu'elles se fassent attraper et dévorer.

» Une curieuse religion et des tabous se sont instaurés. Je suis adoré comme dieu crucial de la Vie, et Shilal, ainsi qu'ils appellent le dragon, comme la déité de la Mort. Bien entendu, il constitue leur souci fondamental et affecte toutes leurs pensées. Ces gens-là sont proches des élémentaires. Nourriture, boisson et mort s'entrelacent pour eux en un concept quasi-unique.

» Ils ne peuvent construire d'armes métalliques contre Shilal, car leur monde manque des minerais appropriés. Jadis, il y a cent mille ans, l'un de leurs chefs élaborait une gigantesque catapulte qui devait projeter sur Shilal un tronc d'arbre taillé en pointe. Malheureusement, les fibres de la corde se brisèrent et le recul tua le chef. Leurs prêtres y virent un signe et...

» Regarde, là ! Shilal attrape une vieille femme épuisée et trempée qui essaie de retourner à la jungle ! » Lanarck assista à l'impressionnante déglutition de la bête. « Ainsi un tabou se créa et on ne construisit plus aucune arme.

– Mais pourquoi soumettre ces pauvres gens à un million d'années de malheur ? »

Laomé eut un haussement d'épaules mental. « Je suis juste et, en vérité, bienveillant. Ces hommes m'adorent comme un dieu. Sur une certaine éminence, qu'ils tiennent pour sacrée, ils apportent leurs malades et leurs blessés. Là, si l'envie m'en prend, je leur rends la santé. En ce qui concerne leur existence, ils apprécient la longueur de leur vie tout autant que toi.

– Pourtant, en créant ces mondes, tu es responsable du bonheur de leurs habitants. Si tu étais véritablement bienveillant, pourquoi permettrais-tu qu'existent maladie et terreur ? »

Laomé eut à nouveau son haussement d'épaules mental. « Je pourrais dire que j'utilise notre univers comme modèle. Peut-être existe-t-il un autre Laomé qui rêve les mondes sur lesquels nous-mêmes vivons. Quand un homme meurt de maladie, la bactérie survit. Le dragon vit en mangeant l'homme. Quand l'homme mange, plantes et animaux meurent. »

Lanarck resta coi, veillant à empêcher ses pensées de s'élever jusqu'à la surface de son esprit. « Je crois comprendre qu'Isabel May ne se trouve sur aucune de ces planètes ?

– C'est exact.

– Je te demande de me permettre de communiquer avec elle.

– Mais je l'ai placée sur cet autre monde précisément pour éviter qu'on se livre sur elle à des voies de fait.

– Je crois qu'elle a tout à gagner à entendre ce que je dois lui dire.

– Fort bien. Il n'est que justice que je t'accorde les mêmes possibilités qu'à elle. Tu te rendras sur ce monde. Souviens-toi toutefois que c'est à tes risques et périls, tout comme pour Isabel May. Si tu venais à périr sur Markavel, tu serais aussi mort que sur Terre. Je ne puis remplacer la Destinée pour influencer l'une ou l'autre de vos vies. »

Il y eut un hiatus dans les pensées de Laomé, un tourbillon d'idées trop rapides pour que Lanarck les saisisse. Enfin, les yeux de l'autre revinrent se fixer sur lui. L'introduction forcée d'un certain savoir lui valut un instant de faiblesse.

Tandis que Laomé le toisait en silence, Lanarck se prit à penser que son corps, gros dôme de chair, était singulièrement inadapté à la vie sur la planète où il habitait.

« Tu as raison, lui répondit une pensée. Je suis venu d'un Au-delà qui t'est inconnu, banni de la sombre planète Narfilhet, dans les eaux noires et insondables de laquelle je nageais. Cela se passait voici bien longtemps, mais même à présent je ne puis y retourner. » Il replongea dans son introspection.

Lanarck s'agita nerveusement. À l'extérieur, le vent fouettait la bâtisse. Laomé gardait le silence, rêvant peut-être aux sombres océans de l'antique Narfilhet.

L'humain lança une pensée impatiente : « Comment puis-je atteindre Markavel ? »

Laomé se força à revenir au présent. Ses yeux se posèrent sur un point à côté de Lanarck. L'ouverture qui conduisait dans ses divers espaces imaginaires se creusa pour la troisième fois. Tout près dans le vide, un astronef dérivait. Les yeux de Lanarck s'étrécirent sous l'effet d'un intérêt soudain.

« C'est un 45-G... mon propre navire ! s'écria-t-il.

– Non, ce n'est pas le tien, mais une reproduction. Le tien est encore dehors. » L'appareil s'approcha et finit par flotter à portée de main.

« Grimpe, dit Laomé. À l'heure actuelle, Isabel May se trouve dans la cité située à la pointe supérieure du continent triangulaire.

– Mais comment reviendrai-je ?

– En quittant Markavvel, tu pointeras ton vaisseau vers l'étoile visible la plus brillante. Tu briseras alors les dimensions mentales donnant sur cet univers-ci. »

Lanarck tendit le bras dans l'univers imaginaire et rapprocha jusqu'à l'ouverture l'astronef imaginé. Il ouvrit le sas et entra avec précaution tandis que l'effleuraient les pensées d'adieu de Laomé.

« Si tu es en péril, je ne pourrai modifier le cours naturel des événements. D'un autre côté, je ne placerai pas intentionnellement de dangers sur ta route. Si tu en rencontres, ce sera dû au seul hasard. »

3.

Lanarck claqua la porte du sas, s'attendant plus ou moins que le vaisseau se dissolve sous ses pieds — mais la nef subsista. Il regarda en arrière. Le trou donnant sur son propre univers avait disparu au profit d'une étoile d'azur. Il se trouvait dans l'espace. En dessous scintillait le disque de Markavvel, fort semblable aux autres planètes qu'il avait approchées à partir du vide. Il tira sur la manette et inclina le nez de l'engin. Que les abstractions s'occupent de leurs oignons ! Le vaisseau descendit sur Markavvel.

La planète semblait agréable. Un soleil blanc brûlant trônait dans l'espace ; des océans bleus recouvraient une grande part de la surface. Parmi les masses de terre dispersées, il découvrit le continent triangulaire, peu étendu, qui comportait des montagnes boisées et un plateau central : un panorama assez terrestre. D'ailleurs, Lanarck ne ressentait pas l'étrangeté qui émanait de la plupart des autres planètes.

À l'aide de son télescope, il découvrit une cité blanche, étalée à l'embouchure d'un large fleuve. Il poussa son appareil dans la stratosphère, ralentit et descendit à cinquante kilomètres au large. Frôlant à peine les vagues bleues qui étincelaient, il vola en direction de la ville.

À quelques kilomètres sur la gauche, une île dressait ses falaises de basalte contre l'océan. Il vit un objet noir atteindre la crête d'une lame, puis glisser dans le creux — un radeau dégingué. Dessus, une fille aux cheveux dorés affrontait désespérément des créatures marines qui essayaient de se hisser à bord.

Il abîma l'astronef dans les flots vert clair près de l'embarcation ; le remous la renversa sur la fille. Sortant par le sas, il plongea. Sous l'eau, il n'entrevit que des silhouettes inhumaines qui s'enfonçaient, à peine distinctes. Il remonta, rejoignit le radeau à la nage, passa dessous, se saisit du corps flasque de la jeune fille et le remonta à l'air libre.

Accroché à l'embarcation pour reprendre son souffle tout en maintenant la tête de la fille bien au-dessus de l'eau, il perçut le retour des assaillants sous-marins. Des formes sombres s'élevaient dans l'ombre de l'esquif et une main aux longs doigts poisseux se referma sur sa cheville. Il rua — et sentit son pied heurter un visage. D'autres silhouettes remontaient des profondeurs. Lanarck mesura la distance qui le séparait de l'astronef. Une douzaine de mètres. Trop loin. Il grimpa sur le radeau retourné et hissa la fille derrière lui. Il se mit en extension pour récupérer la pagaie et se prépara à frapper la première créature qui sortirait de l'eau, mais elles se contentaient toutes d'effectuer des cercles incessants six mètres plus bas.

Le plat de la pagaie étant cassé, il ne pouvait déplacer la masse du radeau. Cependant, la brise éloignait l'astronef. Durant un quart d'heure, il s'escrima à brasser l'eau de sa pagaie brisée ; l'espace ne fit que s'accroître. Écœuré, il jeta l'instrument et se tourna vers la jeune fille qui, assise en tailleur, le considérait d'un air songeur. Sans raison apparente, il songea à Laomé dans la pénombre de son édifice blanc sur le monde venteux. Tout ceci, se dit-il, son regard passant de la fille aux yeux clairs, à la mer ondulante éclairée par le soleil et aux hautes terres du continent devant lui, était une idée dans le cerveau de Laomé.

Il regarda de nouveau la fille. Sa chevelure éclatante, blonde comme les blés, frisait en boucles autour de sa tête, produisant un effet des plus agréable. Elle lui retourna un moment son regard, puis, avec une grâce féline, se leva.

Elle parla à Lanarck qui, ébahi, découvrit qu'il la comprenait. Puis il se rappela les manipulations effectuées par Laomé sur son cerveau : extraction d'idées, modification et insertion de concepts nouveaux ; et sa surprise s'atténua.

« Merci de ton aide. Mais on se trouve désormais tous les deux en détresse. »

Lanarck resta coi. Il s'agenouilla et entreprit d'ôter ses bottes.

« Que vas-tu faire ?

– Nager », répondit-il. Le nouveau langage lui semblait parfaitement naturel.

« Le peuple des Profondeurs te fera couler avant que tu aies parcouru dix mètres. » Elle tendit le bras vers l'eau, qui grouillait de formes sombres en train de tourner. Lanarck sut qu'elle disait vrai.

« Tu es aussi de la Terre ? demanda-t-elle en l'inspectant soigneusement.

– Oui. Qui es-tu et que sais-tu de la Terre ?

– Je suis Djiro de Gahadion, la ville là-bas. La Terre est la patrie d'Isabel May, qui est arrivée dans un vaisseau comme le tien.

– Isabel May est arrivée il y a une heure seulement ! Comment peux-tu la connaître ?

– Une heure ? Elle est ici depuis trois mois ! » Elle avait prononcé cette dernière phrase avec une légère amertume.

Lanarck estima que Laomé contrôlait dans son univers le temps aussi arbitrairement que l'espace. « Comment t'es-tu retrouvée sur ce radeau ? »

Elle grimaça en direction de l'île. « Les prêtres sont venus me chercher. Ils vivent sur l'île et enlèvent les gens du continent. Ils m'ont enlevée, mais je me suis évadée la nuit dernière. »

Il regarda l'île, puis la ville sur le continent. « Pourquoi les autorités de Gahadion ne contrôlent-elles pas les prêtres ? »

La jeune fille en resta bouche bée. « Ce sont les prêtres sacrés du Dieu Suprême Laomé et ils sont donc tabous. »

Il se demanda quel unique processus évolutionnaire Laomé avait déclenché.

« Rares sont ceux qui ont tenté de retourner sur le continent, poursuivit-elle. Ceux qui se libèrent, et qui peuvent échapper au peuple des Profondeurs, vivent plutôt dans la brousse. S'ils retournent à Gahadion, ils sont molestés par des fanatiques, voire repris par les prêtres. »

Lanarck resta silencieux. Après tout, que lui importait le sort de ces gens ? C'étaient des êtres fantasmagoriques, sur une planète imaginaire. Pourtant, au vu de Djiro, le détachement devenait plus facile à envisager qu'à réaliser.

« Isabel May est à Gahadion ? »

Djiro pinça les lèvres. « Non. Elle habite sur l'île. C'est la Triple Adepte, la Grande Prêtresse. »

Lanarck haussa les sourcils. « Pourquoi l'ont-ils faite Grande Prêtresse ? »

– L'Hiérarque, ayant appris l'existence de la femme aux cheveux de nuit comme les tiens un mois après son arrivée, a essayé de l'emmener en esclavage sur Dreftéli, l'Île Sacrée. Elle l'a tué avec son arme. Puis, comme les éclairs de Laomé ne l'ont pas consumée, on a su qu'Il approuvait, et on l'a faite Grande Prêtresse en lieu et place de l'Hiérarque abattu. »

Une telle philosophie, songea Lanarck, aurait paru naïve sur Terre où les dieux étaient plus discrets dans leur supervision des affaires humaines.

« Isabel May est-elle une amie à toi... ou ta maîtresse ? demanda Djiro tout bas.

– Ni l'une ni l'autre.

– Que lui veux-tu donc ?

– La ramener sur Terre. » Il considéra avec inquiétude l'espace croissant entre le radeau et son astronef. « Du moins, c'était mon intention.

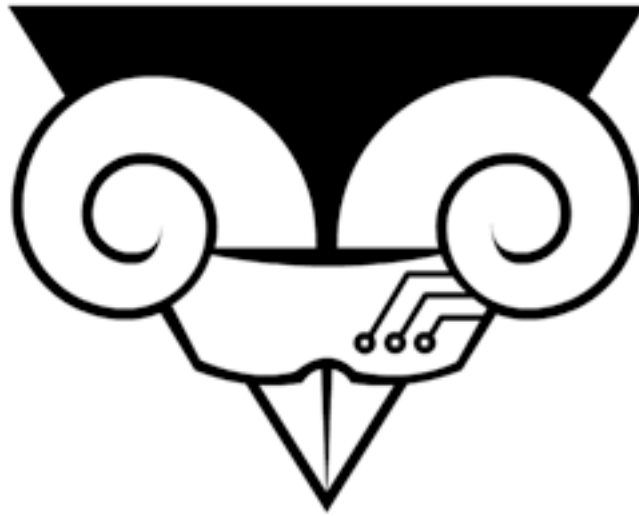
– Tu ne tarderas pas à la voir », annonça Djiro. Elle désigna une longue galère noire qui venait de quitter l'île. « Les Ordonnés. Je suis de nouveau esclave.

– Pas encore », dit-il en palpant la forme de son faisceau.

<http://blog.belial.fr/post/2016/08/28/Rencontre-avec-John-Vance>
... et le très intéressant site de Jacques Garin (en français !)
qui lui est consacré : <http://vance.jack.free.fr/>

Printemps 2018 - hiver 2019 (Version 1.2)

© Alain Sprauel



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Suivre Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.